

Une cabine deux places

Il est 5:15, Robert déjeune en face de sa mère. Comme tous les matins, il étale du beurre avec précision sur toute une face d'un toast sans oublier les bords. La plupart des gens oublient les bords; c'est une erreur et une faute de goût. Négliger les bords de son toast est la preuve que l'on n'est pas attentif, que l'on accorde peu d'importance aux détails. Les mots sont rares entre les deux à cette heure du jour. On se contente d'être efficace. Ce matin, le téléphone surprend le duo en crachant un son aigu contre les murs de la cuisine. C'est l'hôpital de Line City. Une infirmière au bout du fil. Son fils Jules est hospitalisé depuis hier.

Une lumière de fin de nuit éclaire déjà partiellement les murs de l'étable. Il faut regarder chaque bête pour s'assurer qu'il n'y a pas de problèmes. Robert leur a donné des noms. Au début parce que cela se faisait et, avec le temps, il s'est attaché aux animaux. « Au moins, elle ne me casse pas les couilles, elle! » Il passe à côté de Fleurette, l'une des plus belles, et caresse de sa main épaisse le haut de son crâne. « Bonjour, Fleurette », dit-il d'une voix ferme et tendre à la fois. Il n'aurait jamais imaginé faire autre chose de sa vie, vivre ailleurs que dans cette ferme qui l'a vu naître. Dès qu'il a été en âge de comprendre, Robert savait que son avenir était déjà cristallisé dans les champs qui entouraient le village, dans l'odeur de foin et de bouse, dans le fracas des machines. Son père ne lui a d'ailleurs laissé aucune chance d'imaginer une autre voie : « Tu verras quand tu seras tout seul pour t'occuper de tout ça », disait souvent le père au petit Robert. Alors il ne s'est jamais intéressé au monde plus loin que la fin du village. Il y avait assez à faire ici et à comprendre avant cela. À la mort du père, Robert a continué à être ce qu'il a toujours été : agriculteur.

Il branche les machines qui soufflent un bruit de caisse claire dans toute l'étable. Il passe vers chaque vache pour les traire à la main afin de se débarrasser des germes contenus dans les premières gouttes puis, branche la trayeuse. Les animaux restent calmes. C'est ce que Robert admire chez elles. Avec leur déplacement nonchalant, elles semblent faire l'apologie de la lenteur au monde entier, lui montrer l'absurdité de la course. Parfois, il les observe plusieurs minutes dans les champs. Il les regarde se balancer lentement de gauche à droite, brouter l'herbe grasse, se frotter les unes contre les autres. Elles sont calmes et elles sont à lui. S'il décide de les rentrer, elles suivent. S'il décide de les traire, elles se laissent faire. Rarement la situation lui échappe. C'est comme cela que doivent être les choses.

En passant devant la réserve, il se rend compte qu'il ne reste plus assez de nourriture pour le bétail. Il sera impossible de se faire livrer ce week-end et, en plus, lundi est férié. « Merde, elles ont bouffé plus que prévu les grosses ». Il sera obligé de se déplacer lui-même chez un ami à quelques kilomètres de là pour lui

acheter de quoi tenir. Robert s'en veut de ne pas avoir été attentif. La nourriture c'est important.

À 9h, Robert enclenche son tracteur le plus rapide. Il serait plus simple de prendre le 4X4, mais ce n'est plus possible parce que des flics ont décidé qu'il en était ainsi après une fête de village, tard dans la nuit.

Il emprunte la route principale. À cette heure, elle est déserte. Il n'y a que les femmes au foyer et les représentants qui y circulent. Un vent frais transperce la cabine deux places. Deux places. Sa femme venait parfois avec lui. Elle se mettait sur sa droite, regardait attentivement la route, une main sur l'épaule de Robert. La cabine deux places paraît vide aujourd'hui. Il essaie de ne pas y penser, de faire comme si ces moments n'avaient jamais existé, mais c'est impossible. Les yeux, l'odeur, le corps de Juliette sont toujours là. Tout avait bien commencé pourtant. Tout semblait logique et maîtrisé. Enfants, ils allaient dans le même collège. Elle était deux ans plus jeune que lui, c'était « la petite Juliette ». Et puis, quelques années plus tard lorsque la nature avait fait d'elle une « vraie femme », Robert l'avait convoité lors d'un bal. Elle était douce, ne se pressait pas, écoutait. Tout semblait logique et maîtrisé : se marier, faire quatre enfants et mourir avant elle.

Dans la cabine deux places, Robert a l'impression de sentir la main de Juliette sur son épaule. « Arrête! » dit-il en frappant un fantôme sur sa clavicule. Il ne devrait pas y penser, ça ne sert à rien, ça le rend dingue. Alors il se concentre sur les raisons pour lesquelles il est dans cette cabine deux places; il se concentre sur la nourriture de ses vaches, réfléchit à la manière dont il va charger les caisses. S'il ne s'arrête pas, il n'y pense pas. C'est ça le secret : ne pas s'arrêter, toujours être actif pour ne pas laisser la moindre opportunité au passé de remonter jusqu'au cerveau. Il plaint les gens qui ne font rien de leur main, car ils doivent être hantés en permanence.

Encore six kilomètres. Robert y est bientôt. Son tracteur fonce à 30 km/h à travers les champs plats balayés par un vent sec. À l'arrivée de Crewstville, qui d'habitude est déserte, il y a un petit groupe de personnes. Robert lâche un peu l'embrayage pour les observer. Trois jeunes filles d'une trentaine d'années et un homme plus âgé discutent devant le restaurant. Son regard se croche sur l'une des femmes, sans qu'il puisse s'en détourner comme si un aimant l'y attirait. Il en est presque certain, c'est Juliette. Brusquement, il s'arrête sur le côté de la route.

Robert coupe le moteur et descend de son gros véhicule. À une cinquantaine de mètres du groupe, il fixe à nouveau la jeune femme. Plus il s'approche, moins il reconnaît les traits de Juliette. « Ce n'est pas elle, Robert. T'es malade » se dit-il. L'agriculteur fait donc demi-tour vers son tracteur et la réalité. Il n'aurait pas dû y penser, ça le rend dingue. Ce n'est pas la première fois qu'il voit des mirages, que ses souvenirs se calquent sur une inconnue. Avant de monter dans sa cabine deux places, il sort de sa poche les clés. Mais elle tombe sur le sol puis glisse entre les espaces d'une grille d'égout. « Quel con! » Ce n'est pas habituel qu'il laisse tomber des choses, ce n'est pas habituel qu'il néglige la nourriture pour ces vaches.

En temps normal, Robert est un homme qui étale du beurre sur tous les bords de ses toasts.

Robert s'agenouille et regarde dans l'obscurité du trou. « Vous avez perdu quelque chose? », dit une voix de sa tête. C'est la femme qu'il observait. Ce n'est pas Juliette, Robert le sait. Cependant ce sont les yeux de sa femme qui se pose sur lui à cet instant.

- Heu oui... enfin... c'est pas de chance...mes.... , bredouille Robert
- Vos clés sont là au fond?
- Oui voilà c'est ça!
- Mince quelle malchance! Dit-elle en laissant échapper un petit rire qui disait d'elle toute sa légèreté. Qu'allez-vous faire?
- Je vais m'en occuper.
- Je peux vous aider?

Je ne crois pas, conclut-il sèchement.

Robert sort de sa cabine deux places un levier en métal. Sous le regard de la jeune femme, il soulève la grille et la glisse sur le côté.

- Vous allez descendre là dedans? Dit-elle
- Je n'ai pas le choix.
- Je viens avec vous.
- Non vous allez salir votre tablier. Et... vous n'avez pas de travail?
- J'ai le temps, c'est ma pause et ça m'amuse d'aller voir

Sans rien dire, Robert emprunte l'échelle qui le conduit quatre mètres plus bas dans la bouche d'égout. La jeune femme le suit. Le sol est rempli de dix centimètres d'eau sombre qui dégage une odeur de pourri. Un tube de lumière tombe de l'extérieur. Robert dirige son regard du côté droit du tunnel puis se retourne. « Oh putain! » lâche-t-il. Un rat lui fait face et lui jette un regard presque humain. Dans sa bouche il serre la clé du tracteur. Robert s'approche lentement. Il déteste ces animaux, qui ont rongé les câbles de son téléviseur il y a trois mois. Derrière lui, la jeune femme dans un éclaboussement sec atterrit dans l'obscurité. Le rat, surpris, prend la fuite.

- Vous auriez pu faire attention ! hu
- J'ai glissé désolé
- Le rat est parti
- Le rat?
- Oui un rat avec mes clés.

– C'est pas de chance, dit-elle avant de rire. J'espère qu'il ne volera pas votre tracteur. Enfin... je n'ai jamais vu un rat conduire un tracteur ou tout autre véhicule d'ailleurs. Vous en avez déjà vu vous?

– Vous n'avez pas autre chose à faire?

– Je vais vous aider.

– Comment pouvez-vous m'aider?

Le sosie de Juliette sort alors son *smartphone* et enclenche l'option lampe de poche.

– Avec ça, dit-elle avec confiance

– Bon d'accord allons-y

Ils suivent la direction que le rat a prise/prit (?), les pieds dans l'eau. Robert ne pense plus qu'à retrouver sa clé, repartir et aller chercher de la nourriture pour ses vaches. Il n'aurait pas dû penser à Juliette.

– Vous alliez où? Questionne soudainement la

– Mes vaches n'ont plus de nourriture j'allais en chercher.

– Ho vous êtes agriculteur! Mon grand-père l'était aussi. Ils faisaient du fromage avec ma grand-mère- votre femme vous aide aussi?

– Non elle est morte.

– Ho je m'excuse...

Un silence noir s'empare de l'égout.

-Et vous, que faites-vous?

– Je sers dans le restaurant. Mais je vais pas rester longtemps, juste le temps de gagner un peu d'argent et je vais partir en Amérique du Sud ou en Asie.

– Vous n'êtes pas heureuse ici ?

– Oui. Enfin je n'en sais rien, j'ai besoin de changer. Vous devez être occupé avec vos vaches et tout ça. Vous travaillez seul ?

– Maintenant oui. Avant mon fils m'aidait, mais... il est parti et c'est peut-être mieux, il avait deux mains gauches.

Robert se rappelle du jour où Nathan est parti, même s'il ne devrait pas y penser. C'était un samedi. Le ciel était sombre et les nuages étaient si enflent qu'ils semblaient retenir la pluie. Nathan n'était pas venu l'aider pour les foin ce matin-là. Il avait rejoint Mike et avait bu du vin bon marché sur le banc à l'orée de la forêt. Robert passait par là avec son tracteur, a vu Nathan, a vu le banc, a vu la bouteille, a vu cette main sur la cuisse de Mike. En une trentaine de secondes, le père a chargé son fils sur le tracteur. La rage rend les gestes mécaniques.

Arrivé à la ferme, Nathan a commencé à pousser son père de tout son corps alcoolisé. Robert n'a pas pu retenir les mots qui ont suivi. Des mots qui vivaient à l'intérieur de lui, des mots ignobles qui s'accrochaient à sa cervelle depuis la mort de Juliette. « Nathan, t'es un petit con! Je l'ai su dès ta naissance! Ta mère est morte à cause de toi! » Il a fallu quelques secondes- peut-être quatre- pour que ces

paroles imprègnent la chair de Nathan. Il s'est reculé en fixant son père avec des yeux rougis par la haine et est monté dans sa chambre. Robert entendait des pas sur le plafond qui fuyaient rapidement dans toutes les directions puis une porte qui claque.

Robert et la jeune femme s'enfoncent dans le canal sombre et puant. Leurs pieds sont humides.

- Ha bon? Alors il ne sera pas agriculteur, reprit-elle
- Non. Je ne sais pas ce qu'il fait maintenant, dit-il sèchement
- Ha je vois, moi aussi je ne m'entends pas bien avec mes parents. Je suis partie, c'était mieux pour tout le monde. Mais il vous manque?
- Écoutez mademoiselle, ce n'est pas le sujet maintenant. Il faut retrouver ces clés.

Robert ne lui dira pas qu'il passe des nuits entières hanté par l'idée qu'il se fait de lui-même, dégouté par sa propre personne. Ne pas aimer son fils, ça ne se dit pas. Il préfère éviter le sujet. Si son fils n'existait pas, Juliette serait là. Accoucher, expulser la vie hors de soi, ce n'est pas anodin. La plupart du temps il n'y pas de problème, mais parfois, les mères meurent. C'est ce qui est arrivé le 24 juin 1999. Un soleil acide trempait la plaine de ces rayons jaunes fluo, il n'y avait aucun vent. C'est assez rare pour être mentionné. Et puis, Juliette est morte dans la sueur. Il y avait les cris de ce petit être humain qui tapaient dans la tête de Robert et l'infirmière qui l'a prit pour le mettre à l'écart. Il y avait aussi ce jeune médecin qui a sauté sur Juliette. « Que se passe-t-il? », a sorti Robert de son thorax. Et puis, Juliette était morte. À la fin il restait un bébé et une question : comment aimer ce qui a tué sa femme?

- C'est stupide on ne trouvera rien, dit Robert
- Comme vous voulez.

Le duo fait demi-tour. Arrivés proches de la sortie, ils entendent l'eau bouger quelques mètres devant eux. La jeune femme éclaire dans cette direction. Le rat est là est leur fait face, la clé dans la bouche. Il secoue son petit corps pour se sécher puis les regarde, immobile. Lentement le petit animal lâche la clé et s'enfuit. Robert s'approche et ramasse la clé.

Ils remontent à la surface et Robert replace la grille.

- C'était une expérience étrange, mais sympa, Monsieur. Quel est votre nom en fait?
- Robert. Et vous?
- Jane
- Alors merci Jane

- Où aller vous maintenant?
- À l'hôpital de Line city.